

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
 SIX MOIS. 4 »
 UN AN. 8 »

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
VILLE DE
LYON

Sommaire

Causerie, par LUCIEN. — Invité à la noce!..., par V. VATTIER D'AMBOYSE. — Les courses de Charbonnières, par Pierre BATAILLE. — Sonnet, par Jules TROCEN. — Chronique anecdotique, un Amour indigeste, par Jean KIRI. — Le Langage des Pierres précieuses, par N. — La Pluie, par Adolphe ROSAY. — Le Mendiant (*suite*), par Saladin CALAS. — Bulletin financier.

CAUSERIE

Un roman lyonnais est un événement littéraire assez rare pour être signalé. Celui dont je veux dire quelques mots a pour auteur M. Coste-Labaume et pour titre *Un Mariage lyonnais*.

Je n'ai point à présenter M. Coste-Labaume à mes lecteurs. Il s'est acquis de longue date une légitime réputation. Il a pendant de longues années dirigé le *Journal de Guignol* dont, sous divers pseudonymes, il était le principal collaborateur; il a, pendant quelques mois, pris la direction du *Courrier de Lyon*, enfin actuellement il dirige le supplément littéraire du *Lyon républicain* auquel il collabore sous son ancien pseudonyme de Leclair.

M. Coste-Labaume s'est essayé avec succès dans tous les genres littéraires. Tournant agréablement les vers, il a écrit des paroles pour des romances, un livret d'opéra comique: *Les caprices de Margot*, en collaboration avec Alex. Luigini, et bon nombre de petites pièces spirituelles dont Guignol, Madelon et Gnafron sont les héros.

La qualité maîtresse du talent de M. Coste-Labaume est donc une grande souplesse, mais il en possède une autre que j'apprécie encore davantage parce qu'elle est plus rare, c'est celle d'avoir en toute circonstance, même dans les polémiques les plus vives, ce tact parfait de l'homme bien élevé qui, tout en disant franchement son opinion, sait éviter les expressions de nature à blesser son adversaire.

Les gens bien élevés dans le monde du journalisme sont moins nombreux qu'on le croit, de là dans les luttes quotidiennes ces grossières

injures qui doivent donner de nous-mêmes une assez triste opinion à ceux qui nous lisent.

M. Coste-Labaume est non seulement un écrivain de talent, c'est un homme du monde dans la bonne acception du mot, aussi s'est-il fait dans la société lyonnaise, où il est fort recherché, une place à part. Il est de ceux bien rares dont on s'honore d'être l'ami.

En ce qui me concerne, je n'oublierai jamais que dans une circonstance cruelle de ma vie de journaliste, il fut seul à me défendre. Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de lui en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Un Mariage lyonnais est précédé non d'une préface — le mot a sans doute paru ambitieux à M. Coste-Labaume — mais d'un court avis duquel je détache le passage suivant:

« Avant de tourner la page, il convient de demander pardon au lecteur de la simplicité d'un style qui paraîtra bien fade auprès des phrases tendues et des images violentes du roman moderne. L'excuse de l'auteur est que, n'étant plus très jeune, il s'est attardé à des formules qui se contentaient de clarté et de naturel, alors qu'on n'avait pas inventé le naturalisme. »

Je félicite M. Coste-Labaume du prétendu défaut dont il s'excuse et je le loue sincèrement de n'avoir pas — ce qui lui eût été facile — accommodé son style à la mode du jour. Il dit simplement et clairement ce qu'il veut dire, et c'est, quoique le procédé soit ancien, le meilleur pour être intéressant. On relira encore *Paul et Virginie* quand on aura oublié ces étonnants naturalistes qui croient avoir inventé la littérature et dont la spécialité est uniquement d'avoir introduit dans leur style des grossièretés et des malpropretés.

J'ai cité dans ce journal quelques extraits de pièces représentées au Théâtre-Libre, et on a vu que les naturalistes n'ont — malgré leur prétention — rien inventé, car ils se bornent tout simplement à refaire, en les pimentant de mots cyniques et orduriers, les anciennes pièces pour lesquelles ils affectent tant de dédain. Il en est de même des romanciers.

L'intrigue intéressante du *Mariage lyonnais* pourrait se passer aussi bien à Paris, à Bordeaux, etc., qu'à Lyon, car les passions sont les mêmes partout. Le grand intérêt pour nous consiste dans le cadre que lui a donné l'auteur, qui est celui de Lyon. Décors et personnages nous les connaissons, et ils sont étudiés et

reproduits par M. Coste-Labaume avec une netteté et un relief qui dénotent chez lui un rare esprit d'observateur.

Je citerai comme exemple, la description de la rue du Griffon.

« La rue du Griffon, aussi connue en Europe que Piccadilly ou Regent-Street, est, dit M. Coste-Labaume, une sorte de tranchée ouverte entre un double rempart de maisons hautes et sombres, dont les façades moroses ressemblent aux murs intérieurs d'un cloître.

« Ce caractère monastique est accentué encore par l'aspect de longues fenêtres pourvues de réflecteurs disposés de façon à emmagasiner un jour favorable au lustre et à la nuance des étoffes déployées sur les banquettes.

« La lumière est rare en effet dans cette ruelle affairée, les rayons du soleil n'y pénètrent que par des échappées, et il faut lever les yeux pour apercevoir un mince bout de ciel, emprisonné entre deux corniches.

La chaussée montueuse, tracée sur les premières déclivités du coteau de la Croix-Rousse, est bordée à droite et à gauche d'étroits trottoirs tellement rapprochés, qu'ils servent moins de passage que de refuge aux piétons, contre de lourds camions qui, à grand bruit de ferraille, gravissent péniblement la montée sur son pavé glissant.

« Les magasins, pressés l'un contre l'autre, obligés de se mesurer l'espace à un centimètre près, ont pour la plupart, accès direct sur la rue. D'autres, ont dû se réfugier dans les cours où l'on pénètre par des allées sombres, dont les parois dégradées portent la trace des éraflures des larges balles d'ozier en usage pour la livraison des soieries.

« Des plaques d'acier poli, sur lesquelles se détachent en lettres noires les noms des fabricants, de leur raison de commerce et de la nature de leurs produits unis et façonnés, sont l'unique ornement des devantures aux volets de fer et aux solides portes de chêne.

« Tel est le boulevard de la Fabrique lyonnaise.

« C'est dans ce couloir resserré, d'un abord difficile, d'une clarté avare, d'une physionomie maussade, que se traitent des millions d'affaires, que s'empilent les étoffes aux teintes harmonieuses, aux reflets chatoyants ou veloutés, doux comme une caresse, qui portent dans les deux mondes le renom artistique de notre vieille cité. »

Je voudrais pouvoir multiplier les citations,

car c'est le meilleur éloge qu'on puisse — lorsqu'il le mérite — faire d'un livre qu'on veut louer. Mais celle que je viens de faire suffit pour faire apprécier les qualités d'exactitude, de sincérité, de style pittoresque et de simplicité que possède M. Coste-Labaume, comme romancier.

Je ne veux pas déflorer le plaisir de mes lecteurs en analysant l'intrigue qui a servi à l'auteur de prétexte à d'ingénieuses observations sur le caractère particulier des Lyonnais. Cette intrigue est adroitement menée, elle est intéressante, et le dénouement en est d'un dramatique qui fera battre le cœur de plus d'une femme.

Par le cadre choisi, *Un Mariage lyonnais*, pour nous, je l'ai déjà dit, un intérêt tout spécial; aussi, son succès ne me paraît-il pas douteux. Ce volume a sa place dans la bibliothèque de tout Lyonnais.

Par ce temps de villégiature, c'est un livre à emporter à la campagne, sa lecture — qu'une fille peut permettre à sa mère — fait passer quelques heures charmantes, et elles sont assez rares par le temps maussade qui court pour qu'on sache gré à l'auteur qui nous en procure. Pour ma part — Lyonnais convaincu, regrettant qu'on écrive si peu sur notre cité, si intéressante cependant à étudier dans ses mœurs et ses habitudes — je suis profondément reconnaissant à M. Coste-Labaume du plaisir qu'il m'a procuré.

LUCIEN.

Invité à la Noce !...

J'arrive de Landerneau. Eh bien ! pourquoi riez-vous ? Cela, je vous assure, ne prouve ni votre esprit, ni surtout, votre goût !

Allez voir Landerneau, si gracieusement étagé sur les jolies collines baignées par l'Elorn, et développant ses quais sur la splendide rade de Brest. Allez entendre mes compatriotes, — ou moi-même ! — vous perdrez bien vite cet air moqueur.

Donc, j'arrive ; c'est-à-dire j'étais arrivé, depuis une semaine déjà, de Landerneau à Paris, ne demandant pas mieux que de trouver la capitale extrêmement agréable.

Mais, si j'aime à m'amuser tout comme un autre, je ne suis pas niais au point de donner tête baissée dans les premières aventures venues. Il en résultait un certain ennui auquel je ne m'attendais guère.

Un soir, heureusement, je trouve, en entrant à mon hôtel, une lettre d'invitation.

M. Chauvet me prie d'assister à la bénédiction nuptiale, donnée en l'église Saint-Augustin, à sa fille M^{lle} Estelle Chauvet et à M. Arthur du Moulin.

Ce dernier nom, ainsi disposé, prend tout de suite une petite tournure aristocratique faisant bien augurer des splendeurs du mariage annoncé.

M. Chauvet est vraiment bien aimable d'avoir pensé à moi qui ne l'ai vu qu'une fois. Il s'est souvenu, sans doute, que le riche tanneur, Mathieu Sardec, mon père a été autrefois, pour lui, un excellent correspondant.

Une seule chose trouble ma joie, je n'ai point de vêtements de cérémonie. Bah ! j'en vais commander un. Mon père grondera, il est économe ! Il trouvera que je n'avais nul besoin de donner un compagnon de porte-manteau à l'habit acheté par moi à l'occasion des noces de ma sœur. Brr ? Cet habit vieux de six ans, a été confectionné par Pelo Borgnez, le petit ravaueur du quai de la Rade.

En admettant qu'on eût pu me l'expédier

(l'habit bien entendu). voyez-vous ce chef-d'œuvre de Pelo au milieu des invités de M. Chauvet ! Brrr ! Cela donne le frisson !...

Je trouve un tailleur qui, par les serments les plus sacrés, arrive à me donner une absolue confiance en son talent et en son exactitude.

Croyez-moi si vous voulez, ce tailleur a été exact et irréprochable ! Le vêtement complet qu'il m'apporte va dans la perfection.

Ma foi ! en jetant les yeux sur ma glace, je trouve que mes vingt-sept ans, ma figure assez bien dessinée, mes jolies moustaches noires, ma taille bien campée ont pris un lustre nouveau ! malgré l'étrange livrée imposée par l'usage aux invités d'une noce, tout comme aux invités d'un enterrement !

Chacun, à Landerneau, se rendant à la maison de la mariée, j'allais faire de même. Soudain, je me rappelle que le rendez-vous donné est à Saint-Augustin. J'habite rue du Helder, le soleil brille, j'irai à pied.

Au moment où j'arrive, la noce, formée en un majestueux cortège, entre dans l'église, précédée d'un suisse majestueux, lui aussi. Musique, discours, signature des registres, second cortège pour la sortie, tout, également, est majestueux. On sent l'influence du grand nom du... Moulin.

A peine si j'ai pu saluer M. Chauvet, il était tellement entouré ! Ce sera pour tantôt.

Les voitures s'avancent. Trois garçons d'honneur s'évertuent à y placer les invités. Je leur viens en aide, en présentant à quelques vieilles dames, et surtout à quelques jolies jeunes filles, mon bras pour franchir le marche-pied. Tout le monde est casé, trois places seules restent libres : les garçons d'honneur me regardent.

— Tranquillisez-vous, dis-je gaiement. Je monterai à côté du cocher.

J'entends murmurer je ne sais quoi sur les convenances.

Bah ! bah ! ai-je repris ; puisque je ne me plains pas tout est bien !

Le déjeuner a lieu au Grand-Hôtel. Je ne perds pas un moment pour aller féliciter M. et M^{me} Chauvet, et la nouvelle M^{me} du Moulin !

M. Chauvet me regarde ; il paraît tout contrarié, tout interdit ! M^{me} Chauvet et la mariée aussi !... Ah ! je comprends. Malappris que je suis ! Tous trois causaient avec animation, je les ai dérangé.

Un nouveau salut, puis je me dirige vers le déjeuner auquel je ferai grand honneur.

Je remarque avec plaisir que, si vers le haut bout de la table les personnages importants font pas mal de cérémonies avant de s'asseoir, chacun au bas bout, se place selon sa fantaisie. Cela m'arrange bien.

J'admire depuis un moment une délicieuse personne aux traits gais et spirituels, à la bouche souriante et bonne malgré des yeux pétillants de malice. Je serai son voisin.

— Mademoiselle, me permettez-vous de prendre cette place ?

Si cela vous plaît, monsieur ! répond ma voisine, en me jetant un regard.

Oh ! quel regard ! Jamais, jamais, ni à Landerneau, ni à Paris, on ne m'a regardé comme ça !

Mon cœur bat jusqu'à en refouler mon appétit ! Je me perds dans un bredouillement confus et ma voisine rit... Quel rire enchanteur !

Une sorte d'altercation vient troubler mon extase.

Je vous affirme, monsieur, dit un maître d'hôtel, gras et correct, à l'un des garçons d'honneur ; je vous affirme que le nombre de couverts commandés a été dressé. Comptez vous-même ? Soixante-deux.

— Vous voyez cependant que je ne suis pas assis ?

— Il y a alors un invité de plus ! Je vais faire apporter un autre couvert. Ce ne sera pas long. Mademoiselle, monsieur, voulez-vous bien vous rapprocher un peu, s'il vous plaît ?

C'est à moi que s'adresse le maître d'hôtel. Si je veux me rapprocher de mon aimable voisine ! Mais rien ne saurait me charmer davantage.

Je n'ai pas le temps de me déranger. Avec un gentil mouvement ma voisine s'est serrée contre moi et a fait à sa gauche une place à l'infortuné garçon d'honneur. Eh ! mais je le surveillerai ce gaillard, pour qui on montre tant d'empressement ! L'incident, au moins, a un excellent résultat. Je retrouve mon appétit. Tout à coup, j'entends le rire étincelant de ma voisine. Cela me pique, elle ne me regarde pas.

— Mademoiselle, dis-je vous êtes bien gaie ?

— Mais, monsieur, répondit-elle et riant toujours, on vient à la noce pour s'amuser.

Elle me regarde, maintenant, et elle rit de plus belle. J'entends le garçon d'honneur grogner.

Edmée ? crie une voix aigre.

A quelques couverts plus loin, une grosse dame balance, d'un air de reproche, le paquet de plumes d'autruche, posé sur sa tête comme le panache d'un corbillard.

C'est à ma voisine que s'adresse le reproche contenu dans cette simple exclamation.

Edmée ! je sais son nom, joli comme elle !

— Mademoiselle, je suis enchanté.

— Enchanté que l'on me gronde ?

— Pouvez-vous le croire ? Enchanté de connaître votre nom.

Mon nom ne saurait vous importer, monsieur...

— René Sardec, dis-je résolument. Permettez, mademoiselle, que je me présente moi-même.

— Vous devez au moins être Breton !

— Oui, cela vous déplaît-il ?

Le garçon d'honneur grogne encore ! ma voisine se tourne vers lui, et me laisse dans une pénible incertitude.

Le déjeuner, en somme, est fort agréable. Mon estomac satisfait me montre toute chose sous une douce couleur rosée. J'ai même serré la petite main d'Edmée en m'empressant de lui offrir du sucre pour le café.

On agite la question d'aller faire un tour de promenade. Bonne occasion de mieux me produire. Hélas ! la mère d'Edmée s'avance, nous sommes séparés. Est-ce une illusion ?

Elle m'a regardé avec peine. Regretterait-elle notre séparation ?

Je veux monter dans la même voiture.

Le garçon d'honneur me dit d'un air rogne :

— Pardon, monsieur : vous n'êtes pas désigné pour accompagner ces dames.

Oh ! toi, trouble fête, je te retrouverai, patientons.

Il ne peut toujours pas m'empêcher de me placer encore près du cocher, et comme la capote de la voiture est baissée, j'aurai le plaisir, si je ne cause pas avec Edmée, de la voir !

Au jardin d'acclimatation, où nous sommes arrivés, une certaine liberté est laissée à mon enchanteresse. Je la suis de loin ; elle propose une visite à l'aquarium. Je ne suis pas le dernier à pénétrer dans la galerie, sombre à souhait, où il est situé. Habilement je traverse la foule et j'arrive près d'Edmée.

— C'est moi, mademoiselle, dis-je tout bas, en effleurant de mes lèvres les petites boucles folles qui se jouent autour de son oreille rose.

— Ah ! monsieur, répondit-elle, tout bas aussi, et d'une voix émue. Je vous croyais bien loin !

— Bien loin !

— M. Morisseau ne vous a donc pas parlé ?

— Qu'est-ce que c'est, Morisseau ?

— Mon second voisin de table.

— Bon ! Mais qu'avait-il à me dire ?

Edmée s'interrompt. Tout à coup, se penchant vers moi :

— Monsieur René ! reprend-elle (elle se souvient de mon nom et le prononce si doucement qu'il me paraît être le plus aimable des

noms). Monsieur René, croyez moi, quittez la noce. Cela vaut mieux. Ces gens là seraient bien capables de vous blesser grossièrement tant leur mesquinerie est grande !

— Vous me donnez, mademoiselle, une énigme à deviner. Je vous en prie, expliquez-la moi...

— Vous ne savez pas !

— Edmée ! Edmée ! crie encore la voix agrei et grondeuse.

La main de la jeune fille a touché la mienne, mais avant que j'aie eu le temps de la presser sur mes lèvres, Edmée est déjà loin.

Qu'a-t-elle voulu dire ! qui donc songerait à m'offenser ! Ce Morisseau ?

Nous verrons bien.

Je n'ai plus occasion de parler à Edmée, sa mère la surveille de près.

On retourne au Grand-Hôtel. Pour la troisième fois, je me fais faire place auprès du cocher. Mon regard se porte vers la jeune fille. Elle est toute triste.

Morisseau m'empêche de l'aider à descendre de voiture. Imbécile ! tu ne sais pas quel orage tu amasses sur ta tête.

Nous entrons. Je vais retirer mon pardessus, quand l'éternel Morisseau se retrouve devant moi.

Monsieur, dit-il en s'inclinant légèrement et avec une voix glaciale, ma mission est pénible ; mais, enfin, je suis chargé d'éclaircir un malentendu. Soyez assez bon pour me faire savoir de qui vous tenez votre invitation.

— Mon invitation ?

— Oui !

— Etes-vous fou ?

— Pas le moins du monde.

— Alors vous voulez m'insulter ?

— Ce n'est pas mon intention. Mais, vous comprenez, on ne s'introduit pas comme ça, dans une société choisie !

La colère me suffoque. Je lève la main. Une autre main arrête mon bras. Edmée est près de moi.

— Monsieur Sardec, dit-elle, du calme, je vous en prie ! M. Morisseau pouvait vous parler plus poliment ; mais à l'école de M. Chauvet, on n'a pas grand exemple de bonnes manières. Pardon mille fois de cet interrogatoire ! Vous avez confondu. Votre lettre n'était que pour la messe.

— Que pour la messe ! Quoi donc ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire... tout naturellement, qu'il y avait... suivant l'usage... deux catégories d'invités, l'une pour la bénédiction nuptiale... l'autre pour les repas de noce.

Je restais abasourdi.

— Ainsi, dis-je, j'ai commis cette énormité de manger un déjeuner et de vouloir assister à un dîner auxquels je n'étais pas convié ! J'ignorais, en effet ; à Landerneau...

Un fou rire d'Edmée coupe ma phrase.

Comment cela se fait-il ? Moi, si chatouilleux au sujet de ma chère ville natale, je ne me fache pas du rire d'Edmée. La jeune fille, d'ailleurs, reprend vite son sérieux.

Monsieur René, dit-elle d'une voix mélodieuse, je vous avais averti ! J'ai grand regret que vous ne m'ayez pas comprise. Mais je vais aller moi-même parler à M^{me} Chauvet.

— Mademoiselle, ai-je dit vivement, au prix de ma fortune tout entière, je ne voudrais pas m'asseoir à cette table où malheureusement, j'ai déjà figuré, sans droit, ce matin ! Je n'emporte qu'un regret. J'aurais eu tant de plaisir, ou plutôt tant de bonheur, à être pendant quelques heures encore, votre voisin !...

Je m'empare des mains d'Edmée, je les couvre de baisers. Le doux regard de la jeune fille ne se détourne pas du mien. Je crois même, est-ce une illusion nouvelle ? qu'elle a murmuré :

— Monsieur René !... moi aussi... je regrette !...

Je pars précipitamment. Je l'aurais serrée dans mes bras et quel scandale !

Je rentre chez moi furieux, pleurant pres-

que de honte. Bientôt pourtant, tout cela s'efface. Je ne pense plus qu'à Edmée.

J'y ai si bien pensé que je suis assez heureux pour vous inviter à mon mariage avec M^{lle} Edmée Duclerc !

L'amour a été vainqueur sur toute la ligne. Mon père, si absolu pourtant, a dû renoncer aux projets formés pour moi depuis la naissance d'une petite cousine.

La mère d'Edmée a perdu son air rébarbatif, son ton rogue, dès qu'elle a appris le chiffre de ma fortune.

Et Edmée ? Edmée ! Elle m'a dit d'une voix dont la douceur et la sincérité m'ont rendu fou :

— René ! je vous aime !

Donc, je fais les invitations pour mon mariage. Mais ne craignez pas que, selon l'usage étrange de Paris, il y ait plusieurs catégories d'invités.

Non ! Non ! ce sera suivant la bonne vieille coutume de nos pères à Landerneau :

Noces franches et festins en l'honneur des deux époux qui s'adorent !...

V, VATTIER D'AMBOYSE.

LES

COURSES DE CHARBONNIÈRES

Il est de toute évidence, qu'à l'époque lointaine où M. de Buffon écrivait cette phrase monumentale : « Le cheval est la plus noble conquête de l'homme, » les courses d'ânes n'existaient pas encore.

Si elles eussent existé, son impartialité grande l'aurait certainement obligé à mettre une sourdine à son enthousiasme immodéré, et à dire — en voyant tout ce qu'on peut obtenir par la douceur, la persuasion, les bons procédés, d'un quadrupède longtemps réputé indomptable « le cheval est la plus noble conquête de l'homme, après l'âne.

Né pour la domestication et la servilité, le cheval n'attendait qu'un maître ; à travers les plus dures épreuves, l'âne a précieusement gardé le souvenir de son indépendance première, son oeil doux et triste reflète encore les mélancoliques paysages de la Judée, son pays d'origine.

Bien malin, celui qui saurait dire ce qu'il y a sous ce front large, abaissé, pensif, quand il est si facile de compter les araignées, que tant de gens abritent sous le leur.

En échange de quarante siècles de travail, de patience, de dévouement, l'âne n'a reçu de l'homme que des coups de bâton.

Aussi, le jour où le fabuliste lui a donné la parole, n'a-t-il eu rien de plus pressé, que de s'écrier : notre ennemi, c'est notre maître !

Si je ne craignais pas de m'aventurer sur le terrain brûlant de la politique, je dirais que l'âne a — le premier — soulevé la question sociale.

Il est — aujourd'hui — surabondamment prouvé que la violence ne peut rien obtenir de ce philosophe à longues oreilles, dont la résignation défie les sarcasmes et les risées, et qui oppose — aux plus mauvais traitements — un stoïcisme imperturbable.

Comparez — je vous prie — l'âne tel que l'a fait une servitude avilissante et misérable, l'âne rétif, indocile, têtue, le pelé, le galeux, invariablement désigné à la vindicte publique, avec le solipède actif, vigilant, alerte et dispos,

auquel la Société des Courses offre enfin l'occasion de faire valoir ses inestimables qualités.

Pénétrez dans le pesage, admirez ce déluge d'oreilles belliqueuses et de queues relevées avec une ironie triomphante.

M. Prudhomme a dit, de la queue du lion :

Cette queue est, *entre ses mains*, une arme redoutable !

La queue de l'âne est — à coup sûr — moins dangereuse, elle lui sert uniquement à chasser les mouches et à éloigner les importuns.

Parieurs — en quête d'un *tuyau* — n'approchez pas l'âne de ce côté là !

Un concert assourdissant s'élève de la réunion asine : C'est la note gaie de la fête.

Oh ! l'âne — assurément — n'est pas un chanteur de salon. Sa voix n'a pas les fragiles délicatesses, appréciées des dilettanti et des mélomanes, je conviens même qu'il semble — par instants — avoir avalé toutes les trompettes de Jéricho.

Que voulez-vous, c'est un ténor campagnard, formé au Conservatoire des bois et des vallons, où les études sont nécessairement incomplètes.

Sa seule excuse, c'est que — de tous les ténors — il est le meilleur marché.

Ses *feux* se bornent à une poignée de paille et un peu d'eau claire : en trouverez-vous beaucoup d'aussi sobres et d'aussi faciles à contenter !

D'ailleurs — par une modestie qui l'honore — il ne consent à chanter à pleine voix, qu'au moment précis où les autres commencent à se taire : ce n'est pas sans raison, qu'on l'appelle le ténor du mois de mai !

Un poète rancuneux a risqué — quelque part — cet aphorisme :

Qui femme croit et âne mène,
Son corps ne sera pas sans peine !

A voir les jockeys minuscules — bariolés, bottés, éperonnés — se livrer sur leurs montures à des cascades énormes, qui n'ont d'autre désagrément que celui de les faire transpirer abondamment, il faut convenir qu'en ce qui concerne l'âne — du moins — le poète a fait preuve d'une exagération excessive.

En ce qui concerne la femme, il y aurait — peut-être — beaucoup de choses à dire, mais le sujet est scabreux en diable ; comme il a fait couler des flots d'encre, la plus simple prudence commande de s'arrêter, pour n'être pas entraîné par le courant.

Aussi bien, les courses appellent notre attention : courses attelées, courses plates, courses de haies, steeple-chase, il s'en trouve pour tous les goûts.

A côté des ânes d'Afrique aux jambes délicates, minces et nerveuses, ces vaillants petits ânes dont les pères ont probablement fait — avec les caravanes — le pèlerinage de La Mecque, nous trouvons réunis les roussins du Berry et les baudets du Poitou.

Ceux-là, étaient jadis chargés, de ce qu'on appelait « la poste aux ânes » et dans ses *Vieilleseries lyonnaises*, Nizier du Puits-pelu a pris plaisir à rappeler le temps où — au lieu de compter par kilomètres — on calculait qu'il y avait huit *mesures d'ânes*, de Lyon à Vénissieux.

Avec son écrasante supériorité, — due à un entraînement méthodique et incessant — *Erebe*, le vainqueur obstiné des années précé-

dentes, rendait toute péripétie impossible : son heureux propriétaire, *Sir Koltine*, a consenti cette année à lui faire rendre cinquante mètres.

A défaut de chardons, il est encore des lauriers à cueillir, nous allons revoir — animés d'un beau zèle — les rivaux, dont l'hippodrome de Sainte-Luce, a déjà salué les prouesses : *Salem, Pépé, Gamin, Rosette, Missaoud, Cadet, Jean-Marie, Kachemyr, Bouffarick*.

J'en passe — et non des moins intéressants — pour arriver à des coursiers nouveaux, dont les débuts nous réservent d'étranges surprises.

Cigarette, une ânesse aux formes élégantes, qui a quitté les Pyrénées pour l'écurie du *Major Antoine, Petit-Gris*, délégué par La Verpillière, *Bibi, Moricaud*, un très bel âne — ma foi ! — plein de muscles, très *racing-like*, comme on dirait au pays des brouillards.

Bibi et Moricaud arrivent d'Orange — presque de Tarascon, mon bon ! — encore un peu, et nous serons forcés de répéter avec le clan littéraire de Paris, que le Midi nous envahit, que le Midi accapare toutes les gloires....

J'ai gardé — pour la fin — *Crispi*, un âne exotique, qui pourrait bien être le *crack* des courses attelées.

Je tiens de bonne source, que la colonie italienne — si nombreuse à Lyon — se dispose à ponter, avec rage, sur *Crispi*.

L'influence des noms est indéniable, elle est trompeuse aussi.

L'an passé, j'ai perdu des sommes folles, avec un âne dont le nom — légèrement allongé — m'avait complètement subjugué : il s'appelait *Va-bon-train*.

Je m'étais naïvement figuré, qu'avec un nom comme celui-là, il ne lui était pas possible de rester en arrière.

Mon enthousiasme pour *Va-bon-train*, n'égalait pourtant pas celui d'un Italien de ma connaissance, qui pontait — à tous coups — sur *Pollenta*.

Quand elle ne figurait pas au tableau, en désespoir de cause, il se mettait à la recherche d'un compatriote, et lui disait, à brûle-pour-point :

- Je te fais cinq francs sur *Pollenta* ?
- Mais elle ne court pas...
- Je te les fais tout de même !

J'imagine, qu'à la fin de la journée, cet amateur forcené du potage napolitain, a dû boire... un fameux bouillon ?

Si *Crispi* est roulé dans les grandes largeurs, sa défaite pourra donner lieu à des difficultés diplomatiques.

Je crois de mon devoir de prémunir les boursiers contre une éventualité possible : le premier ministre du roi Humbert est de force à trouver un *Casus belli*, sous les pas d'un âne.

Espérons que tout s'arrangera pour le mieux, dans la meilleure des courses possibles, et que nous ne passerons pas de l'état de paix à l'état de guerre, à califourchon sur un baudet.

Au reste, la France possède assez d'ânes de premier ordre, pour se passer des ânes étrangers : je me défends ici de toute allusion méchante aux petits messieurs à monocle et à *smoking-jacket*, qui s'épanouissent sur tous les turfs.

Ces petits messieurs-là — pourtant — auraient tort d'oublier que — malgré les sobri-

quets de Roussins, de Grisons, de Bourriquets — les ânes sont justement les seuls, qui ne commettent jamais « d'âneries ».

Quelques âmes généreuses s'évertuent à démontrer qu'il y a une certaine cruauté à faire courir les ânes, leur idéal consiste — sans doute — à tomber en admiration devant les armes de la ville de Bourges : un âne assis dans un fauteuil !

Je tiens à rassurer complètement la *Société protectrice des animaux*, qui n'est pas — comme on pourrait le croire — une société de secours mutuels.

Il ne dépend pas du *Comité des courses*, de faire de la vie des ânes un perpétuel carnaval de Venise, mais il leur garantit — sur l'hippodrome de Sainte-Luce — tous les égards possibles.

Les coups de trique y sont sévèrement interdits, au grand étonnement de quelques ruraux arriérés, qui persistent à traiter comme des *bêtes de somme*, ces fringants coursiers appelés pourtant à en gagner de considérables — des sommes ! — si j'en juge par la liste des prix concédés aux vainqueurs.

Et maintenant, si vous me demandez quel sera le *Vasistas* ou le *Fitz-Roya* du grand prix de Charbonnières, quels sont les *cracks* appelés — dans les sept courses de la journée — à franchir, bons premiers, le *Winning-Post* de Sainte-Luce, je vous prierai de m'accorder vingt-quatre heures de répit pour me prononcer.

Aux courses d'ânes — comme aux courses de chevaux — il y a des *Outsiders* : choisissez, de préférence, un de ceux-là.

Si le dieu Hasard, dont les intentions — grâce au pari mutuel — ne sont plus dénaturées par des bookmakers sans vergogne, ne vous favorise pas, vous trouverez d'amples consolations au buffet que notre ami Bron a organisé avec une profusion sans égale, en vue de conjurer — tout à la fois — les mécomptes du jeu et les ardeurs du soleil.

Est-il besoin d'ajouter que vos yeux seront attirés vers les fraîches et élégantes toilettes qui s'étaleront au pesage et dans les tribunes, émaillant de leurs notes multicolores et joyeuses, la prairie où toutes les gammes du vert chantent leur symphonie.

J'ai dit que l'âne était la plus noble conquête de l'homme, je ne crois pas dépasser les intentions de M. de Buffon, en affirmant que l'homme est — à son tour — la plus belle conquête de la femme !

Pierre BATAILLE.

SONNET

C'était par un matin de brise et de soleil.
Une perle brillait au fond de chaque rose,
Perle d'azur, baiser de la fleur fraîche éclosée
Avec le jour, amant magnifique et vermeil.

Là-bas, les blés mûris où la brise se pose
Ondulaient gravement, dans un frisson pareil
A celui du flot d'or, qui berce le sommeil,
Mer que l'homme a bornée, et dont Dieu seul dispose.

Nous nous sommes assis loin des champs, dans un bois;
On entendait au loin les furieux abois
D'une meute acculant la proie enfin surprise;

Et, pendant que ton cœur tressaillait de pitié,
J'ai senti que mon oeil se voilait à moitié,
D'une larme d'amour, — que tu n'as point comprise.

Jules TROCCON.

CHRONIQUE ANECDOTIQUE

Un Amour indigeste.

A Madame X...

Un de nos amis, las de la vie de garçon, nous avait conviés aux obsèques de son célibat.

Le dîner de son mariage fera époque dans les fastes nuptiaux. La soirée se termina par un bal où j'eus le bonheur de danser avec vous plusieurs quadrilles. Entre deux figures de contredanse, notre conversation prit une allure des plus sentimentales.

Essayez donc de ne pas parler d'amour quand vous causez avec une jolie femme !

Je vous demandai :

— Avez-vous jamais aimé, madame !

Aussitôt votre regard s'illumina d'un feu étrange ; vos joues rougirent et pâlirent tour à tour. Je vous regardai et vis deux grosses larmes éclore dans vos yeux, votre poitrine haletait... Mais vos lèvres restèrent silencieuses.

Je pensai que j'avais réveillé en vous des souvenirs douloureux... que vous aviez sans doute été victime d'un amour fatal, d'une de ces passions qui laissent dans le cœur des traces éternelles, — et je maudis ma fatale curiosité.

— Pourquoi voudriez-vous le savoir ? me dites-vous enfin. A quoi bon ? Et vous, ajoutez-vous, avez-vous jamais aimé ?

— Oh ! plusieurs fois, répondis-je.

— Plusieurs fois, c'est trop... Mais quand et comment avez-vous aimé pour la première fois.

L'orchestre vint interrompre notre entretien. Quelques minutes après, vous quittâtes le bal au bras de votre mari.

— Ce que vous n'avez pas eu le temps de dire, me promettez-vous de l'écrire ? me dites-vous.

— Oui.

Et je tiens parole, madame.

* *

J'avais alors dix-huit ans, madame, et un cœur entièrement neuf, lequel ne demandait pas mieux que de se donner à la première femme, — brune ou blonde, — qui voulut bien l'accepter.

Comme je n'étais pas riche — et je ne le suis pas devenu depuis — je fréquentais une gargote du pays latin, où se rendaient quelques joyeuses étudiantes en compagnie de leurs jeunes protecteurs.

Dès le premier jour, mes yeux se fixèrent sur une petite blonde, frêle et mignonne comme un chérubin descendu d'une toile de Raphaël.

Le second jour, je l'aimais un peu.

Beaucoup, le troisième jour.

Le quatrième, je l'adorais.

Le cinquième, elle ne revint pas.

Une seule chose m'avait surpris dans cette créature délicate et quasi diaphane.

C'était son robuste appétit. Malgré l'exiguité de son corps, il fallait voir comme elle dévorait les nombreux aliments offerts à sa voracité.

Elle eût rendu des points à Gargantua.

Elle avait surtout une passion, — qui consistait à adorer les œufs sur le plat.

* *

Quand je ne la revis plus à la place accoutumée, un profond sentiment de tristesse s'empara de mon âme.

Je résolus enfin de savoir ce qu'était devenue celle dont j'étais amoureux jusqu'à la folie.

— Pierre, demandai-je un jour au garçon du restaurant, qu'est donc devenue cette petite blonde qui se plaçait toujours là-bas, à cette table ?

— M^{lle} Marguerite, n'est-ce pas ?

— Précisément.

— Elle est malade, et je vais tous les matins lui monter son déjeuner.

— Vous y allez tous les matins ? Oh ! alors, vous pouvez me sauver la vie... je vais lui écrire, et vous vous chargerez de ma lettre.

— C'est impossible, Monsieur, M^{lle} Marguerite est toujours avec son amoureux qui ne la quitte point des yeux.

— Alors, comment faire ?

— Ah ! je n'en sais rien, observa le garçon d'un air goguenard.

— J'ai trouvé un moyen de correspondance ! dis-je le lendemain au garçon. Chaque fois que vous lui porterez des œufs sur le plat, vous aurez soin d'y glisser un billet que je vous remettrai.

Et, tous les matins, j'écrivais à la dame de mes pensées les déclarations les plus volcaniques sur un petit bout de papier que j'introduisais, après l'avoir soigneusement roulé, dans les éternels œufs sur le plat.

Et, tous les matins, je demandais à mon commissionnaire :

— Eh bien, elle ne vous a pas donné de réponse ?

— Non, me répondait-il, invariablement.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

Le ciel était gris comme une calotte de plomb ; un brouillard intense vous pénétrait jusqu'aux os.

La nature était en deuil comme mon âme.

Une civière vint à passer.

Dans cette civière était couchée Marguerite, morte.

..

— De quoi est-elle morte ? demandai-je à un étudiant.

— On croit que c'est d'une indigestion.... ; mais comme on doute cependant du véritable motif de sa mort, on transporte le cadavre à l'Hôtel-Dieu pour en faire l'autopsie.

En qualité de carabin, je pénétrai facilement dans la salle où l'on devait procéder à la lugubre opération.

Quelques minutes après, un chirurgien labourait de son scapel impitoyable le corps de ma bien-aimée.

Des cris d'étonnement se firent alors entendre.

— C'est inouï !

— C'est étrange !

— C'est épouvantable ! dit un vieux bohème.

Dans l'estomac de ma pauvre Marguerite, on avait trouvé toutes les lettres d'amour que j'avais écrites à la morte regrettée !

— Marguerite, Madame, est la seule femme qui soit morte d'amour.

— Et c'est mon amour qui l'a tuée.

Jean KIRI.

Le Langage des Pierres précieuses

Ce langage n'est ni aussi étendu ni aussi significatif que celui des fleurs, mais il n'en a pas moins un grand charme. Voici les *propriétés* et les *vertus* qu'on attache à certaines pierres précieuses :

Le diamant veut dire pureté, foi, félicité, joie. C'est la pierre de réconciliation.

La perle, si douce, si adorablement seyante, signifie larmes. Est-ce pour cela que les femmes, en général, si sensibles et si disposées à pleurer, aiment tant à se parer de perles ?

Le rubis exprime l'amour brûlant, la charité. Il pâlit quand un malheur menace la personne qui le possède.

La turquoise préserve des chutes ; elle signifie sincérité, constance.

Le saphir dit félicité, loyauté.

La topaze est l'emblème de la richesse ; elle était la *pierre d'or* des anciens.

L'hyacinthe signifie enthousiasme.

L'améthyste, qui a la couleur des martyrs, signifie passion, souffrance.

L'émeraude veut dire espérance, immortalité, victoire. C'est la pierre des vierges.

Le jade signifie, en Chine, profonde vérité (*hion tschin*).

L'opale, impressionnable, qui rougit ou éteint ses feux, récrée le cœur.

L'aigue-marine signifie inconstance. Sa couleur est changeante, en effet.

Les agates, cornaline, sardoine, aventurine, etc., etc., éloignent, dit-on, de la peste.

Enfin, le jais est le symbole du favoritisme.

N.

LA PLUIE

Des nuages couleur de suie

Pleurent, s'égouttant lentement,

Et le long des vitres, la pluie

S'étire comme un baillement.

Dans le jardin, où l'eau ruisselle,

Les oiseaux se taisent mouillés ;

Sur sa tige la fleur chancelle,

Semant ses pétales mouillés.

Le papillon, l'aile alourdie,

Triste, se traîne sur le sol ;

Telle ma pensée engourdie,

En vain veut reprendre son vol.

Et sous les rêts de la paresse,

Emprisonnant la volonté,

Mon esprit malade délaisse

Le rêve le plus enchanté.

Mais quand, replié par la brise,

S'entr'ouvre le velum houleux,

Quand sous la brume qui s'irrise,

Percent de grands espaces bleus,

Une étincelante poussière

Couvre les gazons parfumés,

Le diamant brille éphémère

Sur les buissons d'argent lamés.

La fleur redresse sa corolle,

Dans la branche, où le soleil rit ;

L'oiseau se secoue et s'envole ;

La joie inonde mon esprit.

D'un vaste amour l'âme ravie,

Je crois en Dieu ; d'un œil plus sûr,

Je vois se dérouler la vie...

Tout cela pour un peu d'azur.

Le moindre choc rompt l'équilibre

De nos rouages si subtils.

— Pauvre pantin qui te crois libre

Et dont le destin tient les fils ! —

Car du cercle infini des causes,

Nul ne peut rester en dehors :

L'esprit aussi bien que les choses

Tout ici-bas subit son sort.

Adolphe ROSAY.

LE MENDIANT

A mon frère.

III

Quand nous arrivâmes, une paire de gros bœufs attelés à une charue rentraient, le labour terminé ; sous le grand orme, au seuil de notre habitation, ma mère épluchait des pommes de terre pour le repas du soir. A notre vue, elle se leva et fit quelques pas à notre rencontre. Sans lui donner le temps de m'interroger, je lui expliquai brièvement ce qu'était mon compagnon, comment je l'avais trouvé sur notre route et je finis en lui demandant un couvert pour lui.

— Asseyez-vous sur la pierre, nous dit ma mère, ce brave homme a l'air bien fatigué ; mais, vous devez avoir soif, buvez en attendant.

Le mendiant ne tenait plus la tête courbée ; la mine réjouie, le cœur réchauffé par un accueil si sympathique, il semblait plus alerte. J'étais heureux de son bonheur.

Nous entrâmes ; ma bonne mère rinça deux verres, j'atteignis une bouteille de clair et, nous trinquâmes, lui, à la prospérité de notre

famille, moi, je ne sus trop à quoi, — il était si malheureux ! — à son bonheur présent.

Au crépuscule, selon son habitude, mon père arriva ; il travaillait toujours jusqu'à la nuit. Son arrivée altéra un moment la joie du pauvre gueux ; son regard devint timide, son maintien embarrassé. Mais, quand je l'eus présenté, quand mon père, de sa voix franche, avec la rudesse paysanne, lui eût souhaité la bienvenue, quand il l'entendit s'informer de sa santé, la joie revint ; il s'empêtra dans toutes sortes de remerciements, parlant de moi en termes élogieux.

IV

Cependant, le souper cuisait, les pommes de terre mijotaient noyées dans un bain de graisse d'oie, et, la soupe aux choux, — la bonne soupe de chaque soir — fumait dans la soupière.

Quand la cuisinière eut rangé les couverts, on se mit à table ; mon père fit asseoir juste en face de lui l'étranger qui plaisait à voir avec son visage souriant, allumé de convoitise comme un homme qui s'apprête pour un festin.

Mais il n'avait encore rien dit, seulement quelques réponses brèves à nos questions. De le voir si taciturne, cela me rendait triste, car je suis curieux ; et certes, l'on espère toujours d'agréables contes d'un étranger, surtout quand cet étranger, comme le mien, porte en lui un je ne sais quoi de pays inconnus, de mystérieux comme sa vie.

Quand mon père lui eut servi une vaste assiettée de soupe, il l'engloutit, poliment si vous voulez, mais avec une célérité qui marquait beaucoup de satisfaction.

— Le pauvre homme ! pensai-je, il n'est pas habitué à manger de si bonnes choses et toutes chaudes.

Il avait dit, entre deux bouchées : « C'est bon ! » Puis, s'était tu.

J'étais au bout de ma patience ; il me fallait qu'il parlât, qu'il contât quelque chose, qu'il arrachât un lambeau de sa vie errante et l'offrit en pâture à mon esprit affamé de connaître.

— Vous êtes de bien loin ? demandai-je, le regard enfiévré de curiosité.

— Un peu, répondit-il.

Tout le monde avait levé les yeux sur lui...

— Tenez, ajouta-t-il, je vais vous conter mon histoire :

Mon père lui versa un plein verre de vin, du vin de nos côtes, noir et vigoureux. Il le but d'un trait, les pommettes de ses joues rougies de bien-être ; puis il commença :

V

— Je suis né dans une ferme des environs de Bédarieux où j'ai passé les meilleures années de ma vie. Mes parents n'étaient point riches ; quelques arpents de terre autour d'une pauvre *bastide*, juste assez pour nourrir deux cochons un vieux mulet qui aidait à mon père à retourner la glèbe, et quelques brebis qui mettaient bas chaque année de gentils petits agnaux.

Dans la maison tenaient étable, écurie et porcherie ; tout en haut, sous les ardoises grises du toit, on serrait les foin et les grains ; on jettait dans ma grande chambre sans fenêtre, de grands tas de pommes de terre, de pommes et de châtaignes que ma mère allait vendre le jour de marché en poussant devant elle notre grand mulet noir, docile, qui balançait les deux ou trois sacs étagés sur son bât, égayant sa marche pénible, du son joyeux des grelots attachés à son cou. Nos montagnes et nos champs étaient beaux ; des sources vives jaillissaient parmi les rocs et les ardoises, et couraient à l'ombre douce des vastes châtaigneraies. Combien je jouissais de gambader à travers les prairies à l'odeur bonne et forte, avec de l'herbe jusqu'au ventre ! Ah ! que je préfère cette mer à l'autre ! Car, ça ressemblait à la mer tous ces champs herbeux...

Il s'arrêta court, m'interrogeant des yeux, ne trouvant pas d'image pour compléter son idée.

— Oui, oui, m'écriais-je, terminant l'expli-

cation du vieux, lorsque les caresses du vent promenaient sur les frêles tiges de frémissantes ondulations.

— C'est cela, dit-il, avec un sourire, satisfait de se voir compris; puis, il continua: J'étais bien heureux aussi en conduisant aux flancs de nos grosses montagnes les brebis qui me connaissent et m'aimaient. Toutes ces bêtes: lapins, poules, brebis et le mulet qui me promenait sur son dos étaient mes amis.

Hélas! tout cela passa très vite, à peine quelques jeunes années d'insouciance et le bonheur s'évanouit! Un jour, je devais avoir 18 ans alors, le malheur s'arrêta chez nous qui étions si heureux. Quand je rentrai, le soir, après la journée de labeur, je trouvais les pauvres vieux tout en larmes. Ma mère me tendit d'une main tremblante, une grande feuille: C'était, me dit-elle, un gendarme qui l'a portée de la part de l'Empereur. Je devinai; on faisait la guerre, et l'on voulait me prendre. Un flux de sang au cerveau obscurcit ma vue. Après quelques minutes, je lus; c'était bien cela: Par ordre de l'Empereur, je devais rejoindre, à trois jours d'intervalle, mon bataillon cantonné au chef-lieu de mon département.

Je posai la feuille sur la table; trois jours! chers parents, dis-je, d'une voix que je m'efforçais d'affermir, trois jours! ce n'est pas long! Je partirai demain soir, mère; il faut me préparer le paquet. Allons, ne vous lamentez pas comme ça, que diable! les autres y vont, il faut bien que chacun aide à défendre notre sol, notre terre que vous aimez tant; vous verrez que ça ne sera pas long. Bientôt vous fêterez mon retour. Je ne veux pas vous voir pleurer; ça me fait trop de chagrin; et, je les embrassai. Je crois que nous pleurâmes tous les trois.

On soupa mal, l'estomac contracté par la douleur, et l'on dormit encore plus mal. J'entendis, toute la nuit, les gros soupirs amers des deux pauvres chers vieux. Pleine d'anxiété, la journée du lendemain passa lentement; puis, tout d'un coup, comme quelque chose de mauvais qui s'abat sur vous, la dernière minute, celle où l'on se quitte, sonna. Au détour de la route, derrière une de nos montagnes, j'étreignis encore une fois mon père et ma mère, et je fus seul cheminant sur la route qui va au chef-lieu.

(A suivre.)

Saladin CALAS.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Il a été procédé aujourd'hui à la liquidation de quinzaine. Voici à quels cours ont été compensées les valeurs sur lesquelles les affaires ont été les plus animées: Banque de Paris, 815; Crédit lyonnais, 748 75; Banque d'Escompte, 515; Société générale, 480; Banque des Pays Autrichiens, 505; Suez 2,323 75; Italien, 93 30.

Quant aux reports, ils se sont traités à des taux plus modérés qu'aux liquidations précédentes.

Sur nos Rentes, la hausse a fait de nouveaux progrès. Le 3 0/0 clôture à 91 75, l'Amortissable à 95, et le 4 0/0 à 106 95.

Le Crédit foncier est en nouvelle avance à 1,233 75. Les autres valeurs ne se sont pas écartées d'une façon notable des cours de compensation.

Les valeurs étrangères sont très affairées.

Rappelons que la souscription publique au nouvel emprunt Egyptien 4 1/2 Daira a lieu le 18 courant aux guichets de la Banque de Paris et des Pays-Bas. Le prix d'émission est le pair, soit 500 fr. dont 50 fr. à verser en souscrivant. La sécurité de ce titre est indiscutable. Il rapporte 20 fr. par an net d'impôt et il est garanti contre tout remboursement anticipé pendant 15 ans. Aux cours actuels l'emprunt privilégié 3 1/2 0/0 ne rapporte que 3 80 0/0, capitalisé à ce taux, le nouvel emprunt Daira s'établirait à 526 30. On cote déjà le nouveau titre à 502, soit 2 50 de prime.

Les obligations des chemins de fer de Portorico ont un marché très animé, 281 à 282 50.

Compagnie Royale des

CHEMINS DE FER PORTUGAIS

Emission de 100,000 obligations de 500 francs 3 0/0. Intérêt annuel: 15 fr., payable par semestre, sous déduction des impôts, les 1^{er} Janvier et 1^{er} Juillet. Remboursement à 500 fr. en quatre-vingt-douze ans.

Prix: 355 fr. Jouissance du 1^{er} juillet 1890.

En souscrivant.....	50 fr.
A la répartition.....	50
Du 15 au 25 septembre 1890....	125
Du 15 au 25 octobre 1890.....	130

TOTAL..... 355 fr.

Faculté d'anticipation des termes à 5 %.

Prix de l'obligation libérée à la répartition: 352 fr. 50.

Rendement, impôts non déduits, 4,26 0/0, sans compter le bénéfice du remboursement à 500 fr.

Souscription le mercredi 23 juillet.

A Paris: Au Crédit industriel et commercial, au Crédit lyonnais et dans leurs bureaux de quartier.

A Lyon: A la Société lyonnaise de Dépôts, de Comptes courants et de Crédit industriel, au Crédit lyonnais.

En France et à l'étranger: dans les agences et chez les correspondants de ces établissements.

Les formalités seront remplies pour l'admission à la côte. On peut souscrire, dès à présent, par correspondance. Déclaration faite au timbre le 12 juillet 1890.

GRATIS

Si vous souffrez de quelque mal ou maladie je vous enverrai gratuitement une prescription pour vous guérir. — DR. MOUNTAIN, Ltd. Imperial Mansions, Oxford Street, Londres, W.

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE

TAPISSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^{re} rue Louis-le-Grand

LYON

AUX SOURDS

Une personne guérie de 23 années de surdité et de bruits d'oreilles par un remède simple en enverra gratis la description à quiconque en fera la demande à NICHOLSON, 21, Bedford Square, Londres, W. O.

LA CHRONIQUE DES SPORTS

Journal-revue d'agriculture, d'acclimatation, d'élevage, de chasse et de sports de France et de l'étranger, demande des **correspondants-rédacteurs** dans chaque localité. Envoyer timbre 15 centimes pour recevoir instructions. Bonnes références. Bureaux: rue Voltaire, 43, AGEN (Lot-et-Garonne).

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.



BOIS DE L'ÉTOILE

CHARBONNIÈRES — J. CORNILLON

Dîners d'inventaire. — Repas de Corps.

ON DEMANDE partout des collaborateurs littéraires faisant des vers et écrivant Contes et Nouvelles. Envoyer manuscrit à l'appui au Phare Littéraire, 24, rue Rodier, à Paris.

Le Progrès Agricole et Viticole

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS

Paraît tous les Dimanches

Abonnements d'essai pour 1 mois 75 c.

ADRESSER LES DEMANDES

à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole à VILLEFRANCHE (Rhône)

BIBLIOTHÈQUE DU PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE

PUBLICATIONS NOUVELLES

Le greffage pratique de la vigne, guide du greffeur, indiquant la manière d'opérer toutes les principales greffes, la mise en pépinières, etc., avec nombreuses gravures, par V. VERMOREL. Prix: 1.50 franco. 1 fr. 65

Agenda viticole pour 1890, élégante brochure, format et reliure porte-feuille, comprenant de nombreux tableaux et renseignements pratiques à l'usage des viticulteurs. — Prix: 2 fr. 50; franco 2 fr. 75

Adresser les demandes accompagnées d'un mandat ou timbres-poste à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à VILLEFRANCHE (Rhône).

LE JEU DES BRAVES

Au moment où tout le monde est devenu soldat pour payer sa dette à la patrie, l'idée du *Jeu des Braves*, où 12 soldats luttent contre un égal nombre d'adversaires, devait fatalement naître dans l'esprit chercheur de l'auteur du *Jeu des Renards*.

Ce nouveau jeu est, d'ailleurs, en tous points digne de son aîné, et M. Henri Issanchou, notre spirituel confrère des *Plaisirs du Foyer*, en l'inventant, a bien mérité de ses contemporains.

Grâce à ses combinaisons imprévues, le *Jeu des Braves* a ce mérite rare d'offrir le même intérêt aux personnes de tout âge, amusant sans aucunement fatiguer l'esprit.

Son prix modique (1 fr. 60) le met du reste à la portée de tous. Collé sur carton se pliant en deux, accompagné d'une jolie boîte à tiroir avec 24 jetons en os, dont 12 violets, c'est comme étrennes, le plus charmant cadeau que l'on puisse faire à un enfant.

Adresser les commandes à M. Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

S-ALBAN

L'usage habituel, aux repas, de l'**EAU DE SAINT-ALBAN** reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilités.

LE VRAI TRÉSOR
DE LA
SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de **Saint Alban**, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

A TOUS LES MÉNAGES

PENSIONNATS, HOTELS
ET ÉTABLISSEMENTS DIVERS

Nous recommandons la **POUDRE BELGE**, laquelle est incontestablement le produit par excellence pour nettoyer les **VERNIS, PEINTURES, ARGENTERIES** et **MÉTAUX**.

L'effet merveilleux de cette poudre est instantané et son emploi est des plus simples.

Pour les **VERNIS** et **PEINTURES**, il suffit d'en prendre un peu avec une éponge à peine humide et de frotter légèrement, immédiatement, on voit disparaître les taches d'encre, de graisse, etc.

Cette première opération terminée, il ne reste plus qu'à essuyer avec un linge sec.

Pour les métaux, on s'y prend de la même façon, mais en frottant un peu plus fort.

LA BOITE DE 1 KIL. EST VENDUE
Au magasin . . . 2 fr. » — Franco gare. . . . 2 fr. 60
LA BOITE DE 0 KIL. 500 EST VENDUE
Au magasin . . . 1 fr. 10 — Franco gare. . . . 1 fr. 70
LA BOITE DE 0 KIL. 250 EST VENDUE
Au magasin . . . 0 fr. 60 — Franco à domicile. . 0 fr. 90

DÉPOT GÉNÉRAL : AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
12, rue Confort, Lyon

LYON - HORTICOLE

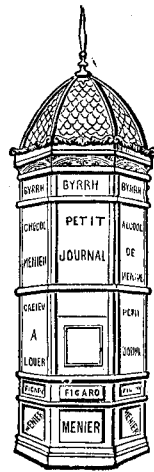
Chronique des Jardins

Journal horticole, illustré de gravures noires, paraissant deux fois par mois, par fascicules de 20 et de 16 pages, gr. in-8, avec couverture.

Le **LYON-HORTICOLE**, qui compte dix années d'existence, est, par sa rédaction, une des plus intéressantes revues d'horticulture qui se publient en France.

Il est indispensable à tous les amateurs de jardin. — Il forme à la fin de chaque année un beau volume de plus de 400 pages.

ABONNEMENTS : Un an, 8 francs Six mois, 5 francs. On s'abonne dans tous les bureaux de poste. — Adresser les mandats à l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon, où les annonces sont aussi reçues.



KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX
DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES

SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence **FOURNIER**, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses Succursales de
ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et **MACON**

LE MONITEUR DE LA MODE

Fondé en 1843

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE — MODE — TRAVAUX DE DAMES — AMEUBLEMENT, ETC.

Paraît tous les Samedis et publie chaque année :

52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe ;
52 Gravures coloriées de Toilettes de tous genres, dont :
2 superbes planches de saison, double format, coloriées, composées de 7 à 8 figures ;
12 feuilles de patrons tracés de Toilettes et de Modèles de Broderie ;
2000 Dessins en noir, imprimés dans le texte, représentant tous les sujets de Modes, de Travaux, de Dames, d'Ameublement, etc.

Le *Moniteur de la Mode*, le plus complet des journaux de modes, le seul qui donne un texte de 12 pages, est le véritable guide de la famille, mettant la femme à même de réaliser journellement de sérieuses économies, en lui apprenant à confectionner elle-même ses vêtements, ceux de ses enfants, et à organiser elle-même l'installation, la décoration et l'ameublement de sa maison.

Le *Moniteur de la Mode* publie les créations les plus nouvelles, mais toujours pratiques et de bon goût, des patrons tracés et coupés, d'une utilité réelle. Sa rédaction est attrayante et morale, on trouve dans chaque numéro, en plus des illustrations de modes et de travaux de tous genres : un Article mode illustré, des Descriptions détaillées et exactes de tous les dessins, des Articles mondains, d'Art, de Variétés, de Connaissances utiles, des Conseils de médecine et d'hygiène, des Feuilletons d'écrivains en renom ; une Correspondance, dans laquelle réponse est faite à toutes les demandes de renseignements par une rédaction d'une compétence éprouvée ; une Revue des Magasins, des Enigmes, Problèmes amusants, etc., etc.

Prix d'abonnement à l'édition simple, sans gravures coloriées
PARIS, PROVINCE, ALGERIE
1 an, 14 fr. ; 6 mois, 7 fr. 50 ; 3 mois, 4 fr.

Prix d'abonnement à l'édition avec gravures coloriées
PARIS, PROVINCE, ALGERIE
1 an, 26 fr. ; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 8 fr.

Le numéro simple, 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent. ; avec gravure coloriée et patron, 75 cent. — Exceptionnellement, la gravure coloriée, double format, 7 figures, du premier numéro d'avril et d'octobre, est de 75 cent.

EN VENTE DANS LES GARES, CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX
Abel GOUBAUD, directeur, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.



LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la **MODE FRANÇAISE** est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHÈSE, Gabrielle BEAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La **MODE FRANÇAISE** paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ; la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

LA FRANCE MODERNE

Littérature, Sciences et Arts contemporains.

2^e Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

PARIS-MARSEILLE

La *France Moderne* paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux *Jeunes*. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la *France Moderne* est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements : 6 fr. par an ; 3 fr. pour six mois. — Le numéro : 10 centimes.

Bureaux : Boulevard du Nord, 15, à Marseille.

GRANDE DISTILLERIE A VAPEUR

I. POULET

3 et 5, rue des Capucins. — LYON

EAU D'ARQUEBUSE SUPÉRIEURE MARQUE  ROUGE
L'ABEILLE DES ALPES, liqueur surfine digestive,
RÉCOMPENSÉE A TOUTES LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

ABONNEMENTS

Sans frais
A TOUS LES JOURNAUX
Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence
V. FOURNIER

Farine de Santé Zéine

Excellente nourriture pour les nourrissons, les enfants et les grandes personnes convalescentes, ou atteintes d'une foule de petites indispositions. 4 fr. Chocolatée, 8 fr. NÈGRE, pharmacien, à Embrun (H^{tes} Alpes). Expédie franco à domicile.

EN VENTE

A L'AGENCE V. FOURNIER
14, rue Confort, Lyon

les Publications ci-après :

Annuaire du Commerce de Lyon	12 ^{fr}	»
— de la Loire.....	5	»
— Guide de l'Isère.....	1	»
— de Saône-et-Loire....	2	50
— de l'Ain.....	1	50
— de la Savoie.....	1	50
— Suisse, Bottin genev ^s	10	»

PAR CORRESPONDANCE, PORT EN SUS

ARÈNES PROVENÇALES

105, Cours Lafayette prolongé, 105

— Près le parc de Bonnetterre —

REPRÉSENTATIONS DE GALA

COURSES DE TAUREAUX

Les Dimanche 20 et Lundi 21 Juillet
à 2 h. 1/2 de l'après-midi

De nouveaux taureaux paraîtront à ces représentations
(Voir l'affiche du jour.)

PRIX DES PLACES

Places réservées, 5 fr.; Tribunes, 3 fr.; Premières, 2 fr.; Pourtour, 1 fr.
Le Buffet sera tenu par M. BERNALX, propriétaire du Bar-Américain.

BILLETS A L'AVANCE

Bar Américain, 24, rue de la République. Grand Hôtel Bellecour. Hôtel de Toulouse. Café V^o Totin, à Villeurbanne.

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

SE DÉFIER des IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants

STÉRILISATEUR HUG

Breveté S. G. D. G.

EN SUISSE ET A L'ÉTRANGER

Le Stérilisateur, invention toute récente basée sur la découverte scientifique des microbes dans les vins, bières, cidres et autres boissons, empêche à ces liquides de se piquer, de s'aigrir et de prendre des fleurs.

Dans tous les tonneaux munis du Stérilisateur, le vin, la bière, le cidre restent inaltérables.

En outre, le vin garanti des mauvais effets de l'air par le Stérilisateur, garde complètement son bouquet et on peut le tirer d'un tonneau clair et sans fleurs jusqu'au dernier litre.

Grandeur I pour tonneaux jusqu'à 3 hectolitre.	6 fr. la pièce, franco en gare	6 fr. 20
— II — 15/20	12	6 40
— III — 50	18	6 60

Une instruction très précise sera délivrée gratuitement à tout acheteur du Stérilisateur.

DÉPÔT POUR LA RÉGION LYONNAISE :

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

LYON — 12, rue Confort, 12 — LYON

LE JOURNAL DES ENFANTS

Illustré de 200 gravures dans le texte. — Paraissant le 1^{er} de chaque mois.
Même administration que le Journal des Demoiselles.

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES
MODÈS POUR ENFANTS

On s'abonne en envoyant un Mandat poste à l'ordre de M. F. THIÉRY, directeur, du journal, 48, rue Vivienne,

CHAMPAGNE
DU
MARQUISAT

Grande Médaille à l'Exposition 1889

Isidore FRANÇON

82, rue des Capucins, REIMS

DÉPOT : 19, Quai de Serin, LYON

PÊCHEURS ET AMATEURS
DE POISSONS

Le succès d'une bonne capture vous est assuré si vous employez comme appât la poudre PISCOPHILE MALGACHE DU CAPITAINE CHARPY, laquelle vous permettra de dévaster en un rien de temps, fleuves, rivières et étangs.

A ceux ne connaissant pas cette merveilleuse préparation et aux pêcheurs inexpérimentés qui réussissent rarement, nous recommandons de l'essayer. Ils seront surpris de la quantité prodigieuse de poissons qui viendront se jeter sur leurs hameçons.

Prix de la boîte : 1 fr. 10 et par correspondance : 1,25
aux PETITS DOCKS DU COMMERCE, 12, rue Confort, Lyon.